

—Et il faut qu'il la traverse !—reprit Obenreizer.—Nous n'avons besoin ni d'avis ni de secours. Je suis un enfant des montagnes, et un bon guide : ne vous tourmentez pas plus longtemps à ce sujet. Donnez-nous à souper, du vin et des lits.

Pendant le froid terrible de cette nuit qui commençait, la même tranquillité sinistre régna dans le désert des montagnes et au ciel. Au point du jour, pas une lueur de soleil pour rougir ou dorer la neige. Partout la même blancheur mortelle, le même silence sans borne.

—Voyageurs ! cria, au travers de la porte, une voix sympathique.

Ils se levèrent et furent bientôt sur pied, le sac au dos, le bâton en main.

Ils avaient partagé entre les deux sacs les provisions qu'ils avaient pu se procurer. Obenreizer portait le vin, Vendale le pain, la viande, le fromage, et le flacon d'eau-de-vie.

Ils s'évertuaient depuis quelque temps à grimper à travers les roches et leur blanc lincol, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, lorsque la neige commença de tomber. Tout d'abord ce ne fut que de légers flocons ; puis la neige s'épaissit et les tourbillons commencèrent.

Le vent s'éleva avec des mugissements prolongés. La route se poursuivait à travers de sombres galeries de rochers. Devant les voyageurs s'ouvrait une grotte profonde soutenue par des arcs immenses. Ils y arrivèrent avec peine ; la tempête, au même instant, éclata dans sa furie.

Obenreizer, fit signe à Vendale de l'aider à déboucler son sac. Ils pouvaient encore se voir l'un l'autre, mais ils n'auraient pu s'entendre. Vendale obéit au désir de son ami.

Le Suisse prit la bouteille de vin et remplit le verre. Il fit encore signe à Vendale de boire après lui. Tous deux, ils marchèrent ensuite côte à côte, sachant bien qu'avec ce froid redoutable rester en repos était un danger, et que s'endormir, ce serait la mort.

La neige s'abattait avec une force croissante dans la galerie par l'extrémité supérieure de laquelle ils devaient regagner la route, si jamais ils sortaient de leur refuge. Bientôt, elle encombra la voûte. Une heure encore, et elle allait monter assez haut pour intercepter la lumière extérieure. Heureusement, la violence de l'orage commençait à céder dans la montagne. Le vent mugissait encore, mais seulement par intervalles.

Il y avait environ deux heures que nos voyageurs étaient captifs dans cette terrible prison. Obenreizer, la tête baissée, le corps touchant la voûte, commença de travailler avec des efforts désespérés à se frayer un chemin au dehors. Vendale le suivait comme toujours. Chose étrange ! il imitait son compagnon, sans bien savoir ce qu'il faisait. Sa raison semblait le quitter encore une fois.

La même léthargie qu'à Bâle s'empareait de lui peu à peu et maltraitait ses sens.

Combien de temps avait-il suivi Obenreizer hors de la galerie ? combien d'obstacles avait-il franchis derrière ses pas ?... Il s'éveilla tout à coup, avec la conscience qu'Obenreizer s'était étroitement attaché à lui et qu'une lutte désespérée s'engageait entre eux dans la neige. Obenreizer tirait de sa ceinture ce poignard qui ne le quittait jamais, il frappa...

—J'ai promis de vous conduire au but de votre voyage,—dit Obenreizer avec une voix sinistre,—j'ai tenu ma promesse. C'est ici que va finir le voyage de votre vie. Rien ne peut la prolonger. Prenez garde, vous allez glisser si vous essayez de vous lever.

—Vous êtes un misérable !.. Que vous-ai-je fait ?

—Vous êtes un être stupide. J'ai versé un narcotique dans le vin que vous venez de boire.. Stupide, vous l'êtes deux fois ! Je vous avais déjà versé de ce narcotique pendant le voyage pour en faire l'essai. Trois fois stupide ! car je suis le voleur, le faussaire que vous cherchez, et dans quelques instants, je m'emparerai sur votre cadavre de ces preuves avec lesquelles vous aviez promis de me perdre !

Certes oui, Vendale avait été bien peu clairvoyant !

Dans le temps, même où il se sentait contre le tuteur de Marguerite une défiance involontaire, il ne lui était pas venu un instant à la pensée que ce put être son voleur. Pauvre brave et honnête Vendale ! Il avait tout sacrifié, pour courir où le devoir l'appelait, et il avait précisément violé sans le savoir la plus importante des instructions contenues dans la lettre de Defresnier et Cie. Il avait pris pour compagnon le dernier homme qu'il eût fallu prendre. Il s'était jeté lui-même dans la gueule du loup !

Vendale essaya de secouer sa torpeur : mais le funeste effet du narcotique n'était que trop sûr.

—Que vous ai-je fait ?—murmurait-il.—Pourquoi êtes vous devenu un vil assassin ?

—Ce que vous m'avez fait ?... Vous m'auriez perdu si je ne vous avais empêché d'arriver au terme de votre voyage. Ce que vous m'avez fait ?... N'est-ce point vous qui vous êtes emparé malgré moi du cœur de ma pupille ? Vous êtes venu vous placer sur ma route, non une fois, non en passant, mais toujours, mais sans trêve. N'ai-je point essayé de me débarrasser de vous autrefois ?... Ah ! Ah ! se débarrasser de vous, ce n'est pas aisé. Mais cette fois, vous allez mourir ici.

Vendale voulut parler, mais en vain. Instinctivement il cherchait le bâton ferré qui s'était échappé de ses mains, il ne put le saisir. Alors il essaya de se relever, mais encore en vain ! Il trébucha et tomba lourdement au bord d'une crevasse béante en murmurant : "Assassin ! Assassin !"

—Vous m'appellez assassin,—dit Obenreizer,—ce nom ne me touche guère. Au moins, vous ne pouvez pas dire que je n'ai pas joué ma vie contre la vôtre, car je suis environné de périls et peut-être ne réussirai-je pas à me frayer un chemin à travers les précipices. La tourmente va de nouveau éclater tout à l'heure, voyez ! la neige tourbillonne ! Il me faut ce reçu, il me faut ces papiers, tout de suite. Chaque moment qui s'écoule emporte ma vie...

Le voleur s'élança ; ses mains actives et enfiévrées coururent à la poitrine de sa victime. Vendale fit un effort convulsif pour jeter un dernier cri :—

—Non !

Et se laissant glisser volontairement dans l'abîme béant à ses côtés, il roula et disparut comme un fantôme dans un rêve de mort.

Il avait emporté au fond de l'abîme la preuve du crime d'Obenreizer.

Il y avait emporté aussi le secret de Wilding, peut-être celui de la naissance de son meurtrier.

Mais l'abîme ne rendra pas sa victime ni le papier accusateur, et l'assassin s'éloigne lentement sans savoir que Vendale a pensé qu'il était peut-être le véritable Wilding.

CHAPITRE XV

LA VAILLANCE ET L'AMOUR

A la porte de l'hospice dans lequel George Vendale et son assassin ont passé leur dernière nuit, deux hommes escortés de deux chiens énormes s'avancent. Chacun d'eux porte un panier attaché sur son dos, dans sa main un bâton ferré, autour de son bras une corde terminée par un nœud coulant.

Ce sont les guides de la montagne qui se préparent à affronter la mort pour aller au secours des voyageurs en détresse.

—Allons,—dit le premier de ces deux hommes,—nous pouvons avancer maintenant. Peut-être trouverons-nous les voyageurs dans l'un des Refuges.

Mais, tout à coup, les chiens cessèrent leurs gambades, mirent le nez en l'air, s'agitèrent un moment et se mirent à aboyer de toutes leurs voix, puis ils bondirent avec d'autres aboiements plus profonds et plus joyeux...

Les guides demeurèrent frappés de stupeur.

—Quoi !... firent-ils,—deux créatures insensées de plus ! Par ce temps qui porte la mort avec lui... deux étrangers... il y a une femme !

Oui, il y avait un homme et une femme... et ces deux voyageurs qui suivaient de quelques heures seulement Oben-